

Zeitschrift: Revue suisse de photographie
Herausgeber: Société des photographes suisses
Band: 6 (1894)
Heft: 12

Rubrik: Variété

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

VARIÉTÉ

Le Photographe.

Comme ils avaient l'air d'un tout petit ménage et que leur mobilier tenait dans une charrette à bras, on leur avait fait payer le loyer d'avance, — un loyer d'essuyeurs de plâtres, car ils habitent le cinquième d'une maison toute neuve, sur un de ces grands boulevards inachevés, pleins d'écriteaux, de gravats, de terrains entourés de planches. Il y a une odeur de peinture fraîche dans ces trois petites pièces éclairées d'une lumière droite qui rend plus saisissante la nudité des murs. Voici d'abord l'atelier avec son vitrage grand comme une cloche à melon ; sa cheminée prussienne sombre et froide et un petit feu de coke tout préparé qu'on n'allumera que s'il vient du monde. Les photographies de la famille sont accrochées au mur, — le père, la mère, les trois enfants, assis, debout, enlacés, séparés, dans toutes les poses possibles ; puis, quelques monuments, des vues de campagnes mangées par le soleil. Cela date du temps où ils étaient riches et où le père faisait de la photographie pour s'amuser. Maintenant la ruine est arrivée et n'ayant pas d'autre métier sous la main, il essaye de s'en faire un avec son passe-temps du dimanche.

L'appareil, que les enfants entourent d'une admiration craintive, occupe la place d'honneur au milieu de l'atelier, et dans ses cuivres flambants neufs, ses gros verres bombés et clairs, semble avoir absorbé tout le luxe, toute la splendeur du pauvre petit logis. Les autres meubles sont vieux, cassés, vermoulus et rares. La mère a une méchante robe de soie noire, fripée, un bout de dentelle sur la tête, la tenue d'un comptoir où les chalands ne viennent guère. Le

père, lui, s'est payé une belle toque à l'artiste, une veste en velours, pour impressionner le bourgeois. Sous cette défroque reluisante, avec son grand front lunaire plein d'illusions, ses yeux étonnés et bonasses, il a l'air aussi neuf que son appareil. Et comme il s'agite, le pauvre homme ! Et comme il se prend au sérieux ! Il faut l'entendre dire aux enfants :

— N'entrez pas dans la chambre noire.

La chambre noire!... Oh!...

Au fond, le malheureux est très troublé. Le loyer payé, le bois, le charbon, il ne reste plus un sou en caisse. Et si les clients ne montent pas, si la vitrine d'exposition, qui est en bas, au coin de la porte, n'accroche personne au passage, qu'est-ce que les petits mangeront ce soir ? Enfin à la garde de Dieu ! L'installation est terminée. Il n'y a plus rien à réparer, à faire reluire.

Maintenant tout dépend du passant.

Minute d'attente et d'angoisse. Le père, la mère, les enfants, tout le monde est sur le balcon, à guetter. Parmi tant de gens qui circulent, il se trouvera bien un amateur, que diable ! Mais non, la foule va, vient, se croise le long du trottoir ; personne ne s'arrête. Si, pourtant. Voilà un monsieur qui s'approche de la vitrine ; il regarde les portraits l'un après l'autre, il a l'air content, il va monter. Les enfants enthousiasmés parlent déjà d'allumer le poêle.

— Attendons encore, dit la mère prudemment.

Et comme elle a bien fait ! Le monsieur continue sa route en flânant. Une heure, deux heures. Le jour devient moins clair, il y a des gros nuages qui passent. Pourtant, à cette hauteur, on pourrait faire encore d'excellentes épreuves. A quoi bon, puisque personne ne vient ?

A chaque instant, ce sont des émotions, des fausses joies, des pas qu'on entend dans l'escalier, qui arrivent tout

près de la porte, puis s'éloignent brusquement. Une fois même, on a sonné : c'est quelqu'un qui demandait l'ancien locataire. Les figures s'allongent, les yeux s'emplissent de larmes.

— Ce n'est pas possible, dit le père, il faut qu'on ait décroché notre cadre. Va donc voir petit.

Au bout d'un moment, l'enfant remonte, consterné. Le cadre est toujours à sa place, mais c'est comme s'il n'y était pas : personne n'y fait attention.

D'ailleurs, il pleut...

En effet, sur le vitrage de l'atelier, la pluie commence à tomber avec un petit bruit narquois. Le boulevard est noir de parapluies. On rentre, on ferme la fenêtre. Les enfants ont froid ; mais on n'ose pas allumer le poêle qui contient sa dernière bouchée de charbon. Consternation. Le père marche à grands pas, les poings crispés ; pour qu'on ne la voie pas pleurer, la mère se cache dans la chambre noire. Soudain un des enfants qui a profité d'une éclaircie pour passer sur le balcon tape vivement aux carreaux.

— Papa, papa, il y a quelqu'un à l'étalage !

Il ne s'est pas trompé ; c'est une dame, une dame très bien, ma foi ! Elle regarde un moment les photographies, hésite, lève la tête... Ah ! si toutes les paires d'yeux braqués de là-haut sur elle avaient un brin d'aimant, comme elle grimperait les escaliers quatre à quatre !

Enfin, la dame se décide ; elle entre, elle monte. La voilà ! Vite l'allumette sous le feu, les petits dans la pièce à côté. Et pendant que le père rajuste sa toque, la mère se précipite pour ouvrir, émue, souriante, avec le frou-frou modeste de sa vieille robe de soie.

— Oui, madame... c'est bien ici.

On s'empresse, on la fait asseoir : c'est une personne du Midi, un peu bavarde, mais bien complaisante et pas avare

du tout de son profil. La première épreuve est manquée. Eh bien, on la recommencera ! tè ! pardi ! Et, sans la moindre mauvaise humeur, la dame du Midi remet son coude sur la table et son menton dans sa main. Pendant que le photographe dispose les plis de la jupe, les rubans du bonnet, on entend des rires étouffés, des poussées contre la petite porte vitrée. Ce sont les enfants qui se bousculent pour regarder leur père passant sa tête sous le drap vert de l'appareil et restant là sans bouger, comme une bête de l'Apocalypse, avec un gros œil apparent. Oh ! quand ils seront grands, ils se feront tous photographes, tous !... Enfin, voici une bonne épreuve que l'opérateur apporte en triomphe, toute ruisselante.

Dans ce blanc et ce noir, la dame veut bien se reconnaître, commande douze cartes, les paye d'avance et sort enchantée.

Elle est partie, la porte est fermée. Vive la joie ! Les enfants délivrés dansent autour de l'appareil. Le père, très ému de sa première opération, s'essuie le front majestueusement ; puis, comme la journée touche à sa fin, la mère descend bien vite chercher le dîner, un bon petit dîner d'extra en l'honneur de la crémaillère, et aussi, car il faut de l'ordre, un gros registre à dos vert sur lequel on écrit en belle ronde le jour de la livraison, le nom de la dame du Midi et le chiffre de l'encaisse : douze francs : il est vrai de dire que, grâce au pâté, au Saint-Honoré, avec lesquels on a fêté la crémaillère, grâce encore à quelques petites provisions de chauffage, de sucre, de bougies, le chiffre des dépenses est juste égal à celui des recettes. Mais bah ! si l'on a fait douze francs aujourd'hui, un jour de pluie, d'installation, jugez ce qu'on fera demain ! Et la soirée se passe en projets. C'est incroyable ce qu'il peut tenir de projets dans un petit appartement de trois pièces, au cinquième, sur le devant ?...

Le lendemain, un temps superbe, et personne, pas un client de tout le jour. Qu'est-ce que vous voulez ? c'est le commerce, cela. D'ailleurs, il reste un peu de pâté, et les enfants ne se couchent pas le ventre vide. Le lendemain, rien encore. Les stations sur le balcon recommencent de plus belle, mais sans succès : la dame du Midi vient chercher sa douzaine, et c'est tout. Ce soir-là, pour avoir du pain, on a été obligé d'engager un des matelas. Deux jours, trois jours se passent ainsi ; maintenant, c'est la vraie détresse. Le malheureux photographe a vendu sa toque de velours, sa vareuse ; il ne lui reste plus qu'à vendre son appareil, et entrer garçon de magasin quelque part. La mère se désole, les enfants découragés ne vont même plus regarder sur le balcon.

Tout à coup, un samedi matin, au moment où ils s'y attendent le moins, voilà qu'on sonne : c'est une noce, toute une noce qui a monté les cinq étages pour se faire photographier, le marié, la mariée, la demoiselle et le garçon d'honneur, braves gens n'ayant mis qu'une paire de gants dans leur vie, et tenant en éterniser le souvenir. Ce jour-là, on fait trente-six francs ; le lendemain le double. C'est fini ; la photographie est installée.

Et voilà un des milles drames du commerce parisien.

Alphonse DAUDET.

FAITS DIVERS

Une curiosité photographique.

M. C. Rumbold faisait dernièrement un cliché de l'intérieur de la grande église de St-Nicolas à Yarmouth. Aucune fenêtre ne se trouvait dans le voisinage du champ à